

« Avant d'en rapporter quelques éléments, il est instructif de mentionner une discussion talmudique classique sur la force des déterminismes naturels et la possibilité de les modifier. Dans ce contexte, les déterminismes dont il s'agit sont produits par les mouvements des planètes et des constellations célestes. Car, pour les auteurs du Talmud et du Zohar, il ne s'agit pas comme on le dit aujourd'hui, de « croire » en l'astrologie, mais de savoir comment intégrer leur sagesse le savoir scientifique de leur époque. C'est comme si l'on disait aujourd'hui qu'on « croit » ou non à la physique et à la chimie. La question n'est pas de croire en contenu de savoir scientifique, mais de délibérer sur le domaine de ses applications permanentes, pour savoir comment s'y référer et comment l'intégrer à l'orientation de notre pensée et de notre existence. L'astrologie a disparu de l'ensemble du savoir scientifique. Il n'y adonc aucune raison d'y « croire », pas plus aujourd'hui qu'hier, comme à quelque chose qui jouerait le rôle d'une vérité révélée. Mais c'est par rapport à l'astrologie babylonienne, généralement admise autrefois comme science des déterminismes naturels, que les rabbins du Talmud se situent dans leur discussion.⁷¹ »

Besançon le 19/06/08.

Chère Régine,

Cette photo est la seule, parmi celles que je possède, où l'on peut voir l'ensemble des enfants scolarisés d'Orve et de Chazot. Soit au bas mot : 61 élèves pour une population totale qui avoisinait à peine les 350 habitants. C'est-à-dire qu'un habitant sur 6 avait moins de 14 ans. Quel coup de jeune, après les deux guerres mondiales. Marie-Ange, Claude mon frère, Jean-Pierre Courgey, Claude Morel, Joseph ton cousin, comptent parmi les aînés de ce groupe. Quant à Dominique, mon frère, il a tout juste 5 ans. Nous sommes au nombre de 5 pour ce qui concerne ma famille seulement. On peut y voir de même le fils Claudet ainsi que Patrick Croupa, fils de la maîtresse.



72

Certains ou certaines, à l'instar de Geneviève Jacquot nous ont déjà quittés afin d'intégrer quelque sixième à Besançon ou ailleurs. À nous tous, nous constituions une belle réserve de main-d'œuvre, exploitable et corvéable à merci, ou presque.

Pour ce qui me concerne, j'avais tout juste dix ans et n'avait aucune idée de ce que serait mon sort, tout en étant déjà conscient qu'il m'attendait ailleurs qu'à Chazot. La génération des fils de Léon Mourey avait, d'une certaine façon, déjà tracé la voie. Direction Sochaux !!! Mais, ce qu'on en disait à la maison ne m'enchantait guère. Il n'empêche, tout en m'en défendant intérieurement, l'idée d'avoir à quitter le cocon familial ne souffrait plus guère de discussion en moi.

Quant à m'engager un jour dans l'armée, cette perspective ne m'enchantait pas davantage, sinon moins. Sans que je ne puisse te dire pourquoi. Mon père n'était pas un *va t'en guerre*. Peut-être cela suffit-il à me détourner de cette impasse personnelle et professionnelle. Mon hostilité, presque naturelle, à tout ce qui touchait de près, ou de loin, à la discipline me fit écarter les métiers de gendarme et de policier. Pompier à Paris, par contre, emportait de ce côté tous les suffrages. Un certain Mougey de Crosey devait y être passé, sauf erreur. À la réserve près que la ville me faisait encore un peu peur ! Réticence bien provinciale, cette appréhension ne disparaîtra chez moi que progressivement. Une fois marié en 1967, j'habitai à Besançon, puis ne cessai jamais de résider en ville. Là, où les chances d'avancer sont les plus grandes, quoi qu'on en dise. L'appel du large se fit bien sentir parfois. Mais, c'est en pensant au devenir de mes enfants, ainsi qu'à celui des leurs, que je fis dans ce choix stratégique et m'y maintins, dirais-je. Et puis, Besançon n'est pas comparable à une grande métropole. Il suffit de faire quelques pas et nous nous retrouvons en pleine nature verdoyante et odorante. Si les collines avoisinantes avaient impressionné César, il était normal qu'elles m'influencent moi aussi. Je n'allais tout de même pas être plus royaliste que l'empereur d'un des plus grands empires qui existât. À ce titre, on se sent plus près de l'histoire lorsqu'on habite en ville. Tout en s'inscrivant dans sa continuité. M'enfin, comme dirait Gaston !

⁷¹ Henri Atlan, *Les étincelles de hasard T 1*, Seuil, Paris 2002, p 193.

⁷² Année scolaire 1954/1955. Quelques mois avant que ne commence la guerre d'Algérie, honteusement appelée : **les événements en Algérie**, par le gouvernement français. Nous y reviendrons nécessairement, tant cet événement comptera dans ma prise de conscience.

« En janvier 1910 la grande crue de la Seine a inondé des centaines de rues de Paris et touché plus de 20 000 immeubles habités par 200 000 Parisiens. Les images des Parisiens circulant en barque et sur des tréteaux restent fixées dans la mémoire collective. Plus de 3 000 cartes postales photographiques publiées alors représentent des scènes spectaculaires des difficultés endurées dans la vie quotidienne. Le 20 janvier la navigation sur la Seine est interrompue. Le vendredi 21 janvier l'usine d'air comprimé est noyée. Le 22 janvier le métro est envahi par les eaux. Le 23 janvier les caves du Palais Bourbon sont inondées et le 24 janvier la cote atteint 7 mètres 65. Dans la nuit du 23 au 24 janvier une usine de produits chimiques explose à Ivry sous l'effet du contact avec l'eau. Le 27 janvier cinq lignes de métro sur six sont touchées. Les députés accèdent en barque à la Chambre où l'on travaille à la lumière de lampes à gaz et à pétrole. Le 25 janvier ils continuent à siéger dans le froid et l'obscurité malgré l'arrêt des pompes à épuisement d'eau. Le niveau maximum de 8 mètres 62 est atteint le 28 janvier. Le 29 janvier le génie installe des passerelles dans la rue de Bourgogne. Ce n'est que le 2 février que la cour d'Honneur et la place du Palais Bourbon sont dégagées. La crue revient entre le 8 et le 11 février, puis entre le 14 et le 17. La décrue ne commence vraiment que le 18 février 1910 comme l'indique le zouave du Pont de l'Alma. Ce jour-là, Aristide Briand crée une commission des inondations présidée par Alfred Picard, ancien commissaire de l'exposition universelle de 1900. Au total la crue, qui aura duré 45 jours, a provoqué des dégâts d'un montant de 400 millions de francs-or. Les cartes postales photographiques du Palais Bourbon et de ses alentours ainsi que les notes d'un réviseur du compte rendu sténographique témoignent de l'ampleur de l'événement. »

J'aurais d'ailleurs pu te laisser ce paragraphe, au sujet des inondations. Tant elles jalonnent ton enfance, à Orve, régulièrement inondé. À un point tel, que les paysans de Chazot et d'Orve en font leur second objet de récrimination dans les cahiers de doléances, juste après la spolia-



73

tion qu'exerçaient sur eux les ducs et autres comtes de Belvoir. C'est dire !

En revoyant le vieux Monnot, une anecdote me revient à l'esprit, hormis le fait qu'il me faisait un peu peur ! Je me vois encore devant l'école, pendant le court laps de temps qui précédait le signal de *la rentrée*, dirons-nous. Et j'entends encore les plus grands interpellé ce vieux monsieur, déjà bien mal en point. Ce dernier avait la réputation d'avoir fait la première guerre mondiale. De ce fait, il touchait une maigre pension. Faire la tournée des alambics était en réalité sa principale activité. Toujours entre deux *nioles*, il était devenu la risée des enfants. Vieux grognard, il adorait nous mettre en rang, sous le regard indulgent des instituteurs, et nous faire marcher au pas ! Rien ne nous amusait plus (nous étions tous morts de rire), que de l'entendre nous chapitrer, et nous menacer avec sa canne qu'il brandissait plus qu'autre chose, tel un adjudant de compagnie excédé par ses nouvelles recrues. Mais il disparut bien vite et nous dûmes en faire notre deuil !

Son fils (nous disions le fils Monnot) ne nous rassurait guère plus, t'avouerais-je. Je me souviens de le voir, un jour, arriver vers nous (c'est-à-dire Claude et moi-même) le fusil de chasse à l'épaule, tandis que nous gardions les vaches à Thorm. Tant de choses se disaient à son sujet, qu'il m'était bien difficile de faire la part du vrai et du faux. Je ne fus rassuré que lorsque je le vis partir, après s'être arrêté quelques instants à bavarder avec nous. Tel père tel fils constituait la principale explication à tous les débordements des uns et des autres. Ce, en toile de fond, aux motifs que ce monsieur avait fait quelques séjours à Saint-Ylie (l'H.P. du film le Juge et l'assassin) dans le Jura. Bref, je me dis aujourd'hui que nous n'étions pas tendres avec celles et ceux qui sortaient des sentiers battus. Pour quelques raisons que ce soient d'ailleurs. Par manque de mansuétude, de tolérance et d'ouverture d'esprit. Attitude relativement paradoxale pour des gens qui entendaient quotidiennement parler de charité chrétienne. Laquelle est de loin bien inférieure à la solidarité qui résulte naturellement, ou presque, des conditions de travail au sein de l'industrie. Les mots ne valent pas les faits, ou la réalité. Je t'embrasse. Étienne

⁷³ Selon ce qu'on m'a dit, nous sommes en présence des vieux Monnot et Coco (Paul Coco), dans un saloir en guise d'embarcation. L'inondation de 1910 fut la plus forte de ce siècle (à l'exception de celle de 1957 dans la région). À Besançon, le Doubs remontait très loin dans la Grande Rue. On faisait de la barque Place de la Révolution.